

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 6 avril 1908. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

En Angleterre.

La retraite prévue de Sir Campbell-Bannerman, premier ministre d'Angleterre, c'est-à-dire le chef du gouvernement de ce pays, est un fait accompli. Il a envoyé sa démission au roi Edouard VII en villégiature à Biarritz, et celui-ci l'a non seulement acceptée mais a mandé auprès de lui M. Herbert H. Asquith, chancelier de l'échiquier, un homme d'Etat qui son influence dans le parlement décline pour recueillir la succession de Sir Campbell-Bannerman.

Celui-ci se retire pour des raisons de santé, et il ne s'agit pas en l'occurrence de ce qu'il est convenu d'appeler une maladie diplomatique. La santé de Sir Henry est, en effet, si ébranlée, et son rétablissement paraît si problématique, qu'il ne peut supporter plus longtemps le fardeau du pouvoir et que sa retraite dans la vie privée est impérieusement nécessaire. Il ne s'occupe guère, d'ailleurs, des affaires depuis plusieurs semaines, et avait abandonné les rênes du gouvernement au membre du cabinet qui va lui succéder.

La retraite de Sir Campbell-Bannerman ne cause donc aucune surprise, et elle n'aura aucune influence sur la politique de l'Angleterre. M. Asquith, devenu titulaire, va simplement continuer d'exercer les fonctions de premier ministre comme il le faisait depuis quelque temps. En outre, il renoncera aux postes qu'il occupait respectivement tous les membres du cabinet. Ceux-ci sont, en effet, également démissionnaires, la coutume en Angleterre étant qu'un ministère se retire avec son chef. M. Asquith n'aura à choisir que son successeur au poste de chancelier de l'échiquier. Il possède d'ailleurs trop le sens politique pour remanier le cabinet, qui est assuré non-seulement d'une très forte majorité dans la Chambre des Communes, mais a reconquis en ces temps derniers dans le pays la popularité qui allait lui échapper. Les succès remportés par les conservateurs ou unionistes dans des élections partielles ne se sont pas renouvelés, et rien n'indique que l'énorme majorité libérale

qui, a-t-on dit à une époque, avait été obtenue par surprise, ne gardera pas la confiance du corps électoral anglais en cas d'élections générales. Aussi, est-il à peu près certain, et les hommes politiques des deux parties le président, qu'il n'y aura pas de consécration générale des votants avant 1910.

Le cabinet Asquith sera donc, selon toutes probabilités, assésé d'une vie suffisamment longue pour exécuter le programme, on tout au moins, une bonne partie du programme avec lequel le parti libéral s'est présenté devant les électeurs et a obtenu une des plus fortes majorités qui aient jamais existées dans le Parlement anglais.

D'autre part, le parti conservateur ne paraît guère en mesure de lutter contre le parti libéral. Il souffre toujours du défaut de direction qui a été la cause principale de sa défaite écrasante aux dernières élections générales, et sa victoire serait encore douteuse même s'il était produit un tel produit dans l'opinion publique. Quant à la politique étrangère de l'Angleterre elle ne sera pas même effleurée par le passage du pouvoir des mains de Sir Campbell-Bannerman à celles de M. Asquith. Il ne s'agit que d'un changement de personnes nécessaire par un réel affaiblissement des forces physiques du premier ministre.

Les Allemands à Paris depuis 1871.

Chronique parisienne: La Bourse a monté ces jours derniers sur le bruit que le Prince Eitel-Frédéric avait fait visite à M. Fallières. Renseignement pris, la nouvelle était inexacte. On a dit cependant que le fils de l'Empereur Guillaume avait simplement déposé sa carte à l'Elysée. Pourquoi la Bourse a-t-elle été si singulièrement impressionnée par cette information? Nous l'ignorons et ne voulons pas le rechercher, car à cette place et sous cette rubrique, nous ne faisons pas de politique. Il nous suffira de constater que, pour la première fois depuis nos désastres, un Prince de la famille royale de Prusse vient "ouvertement" à Paris.

Dans le passé, du reste, les souvenirs douloureux laissés par les guerres dans les cœurs des Français avaient, après 1871, ajourné le voyage en France des souverains ayant fait partie de la Sainte-Alliance. Ni Alexandre Ier, ni Frédéric-Guillaume Ier, ni François Ier d'Autriche, ni successivement Georges III et Georges IV n'ont rendu visite soit à Louis XVIII, soit à Charles X, sous la Restauration, alors que cependant ces deux derniers Bourbonnaux n'étaient pas des vaincus de Waterloo. Tant il admette que les ressentiments engendrés par les défaites soient moins pénibles chez d'autres peuples que le nôtre! Toujours est-il que douze ans seulement après Inkermann et le prise de Malakoff, huit ans seulement après Magenta et Solferino, l'Empereur de Russie et l'Empereur d'Autriche étaient les hôtes des Tuileries à l'occasion de l'Exposition de 1867.

La seule visite qui n'ait pas revêtu le caractère de l'incognito a été celle de l'Impératrice Frédéric, mère de l'Empereur Guillaume. On se souvient des difficultés auxquelles elle donna lieu. Peut-être le souvenir de la guerre était-il encore trop proche, trop

cutant. Toujours est-il que les augustes tentatives faites pour entrer en communion avec le monde artistique et Paris ont trouvé des résistances que quelques-uns de nos peintres ardemment patriotes, lesquels n'ont pas su ou voulu se souvenir que la fille de la Reine Victoria d'Angleterre n'était nullement anti-française, et que même Bismarck ne se bornait pas à l'appeler avec algreur l'Anglaise, mais qu'il lui reprochait, ainsi qu'à l'Impératrice Augusta, sa belle-mère, de contrecarrer dans la mesure où elle le pouvait ses desseins implacables contre l'ennemi héréditaire.

Mais si les souverains et altesses d'Allemagne n'ont pas officiellement visité la France, combien d'entre eux l'ont fait sous le voile de l'incognito! Nul n'ignore — et l'Empereur Guillaume l'a déclaré à plusieurs reprises — que son père et son grand-père vivaient encore, et ce dernier régnait — il quitta un beau jour la garnison de Colmar avec un congé pour venir sous un nom de guerre visiter l'Exposition de 1878. Ce que le souverain n'ajoute pas et qui n'en est pas moins historique, c'est qu'ayant été reconnu au cours d'une promenade dans la section du Trocadéro par un compatriote, ce dernier le salua stoïquement, et que le Prince parut gêné et que quelque'un de la suite alla exprimer à cet enfant trop poli du Vaterland le souhait de l'héritier de la Couronne prussienne de passer plus incognito.

Le Prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur, a été plus souvent notre hôte, notamment au retour de son voyage officiel aux Etats-Unis. A noter qu'il parle avec admiration des excellents repas qu'il a faits dans nos restaurants réputés. Mais le membre de la famille impériale qui a le plus séjourné en France a été la Princesse Amélie de Schleswig-Holstein, tante de l'Impératrice actuelle. Ayant résidé avant la guerre de 1870 à Pau, où elle avait laissé les meilleures souvenirs, elle n'hésita pas à y revenir presque au lendemain de la paix de Francfort, et à plusieurs reprises. A cette occasion elle venait à Paris voir ses amies les françaises, qui goûtaient, outre le charme de son esprit, sa prédilection pour notre littérature et nos arts.

Quant aux Allemands appartenant aux hautes sphères sociales, il y a lieu de distinguer ceux qui avaient hanté Paris avant la guerre de ceux qui ont voulu y séjournier depuis. Les premiers sont revendus en très petit nombre et pour peu de temps. Ils s'attendaient à une fraîcheur d'accueil compréhensive, mais parce qu'il nous était cruel de retrouver en eux des vainqueurs, que parce que quelques-uns d'entre eux avaient manqué de tact à notre endroit. Est-il surprenant, par exemple, que le comte Henckell de Donnermarck n'ait pas été reçu à bras ouverts dans la société parisienne, alors qu'au vu et au su de tout le quartier des Champs Elysées il s'était fait mener à la porte de son hôtel, qui fut de puis le restaurant Oubai, dans une voiture découverte à deux chevaux, le jour de l'entrée des troupes allemandes!

Le comte Kahlden pouvait-il s'attendre à de chaudes poignées de mains dans ce Jockey Club, qu'il avait quitté pour envahir la France, à la tête d'un régiment qui fut peu pitoyable à nos paysans? Quant aux autres, les ignorés, ils n'ont pas pris racine parmi nous, et n'ont été en général à

Paris que des oiseaux de passage. Cela s'explique aisément. Les grands cercles et la société parisienne n'ont pas sensiblement désarmé à l'endroit des Prussiens gens du monde. La détente n'est devenue un peu sensible que vis-à-vis du personnel des ambassades, surtout depuis la venue du prince Radolin, auquel, à ce point de vue, son origine polonaise, ses grandes façons de voir et son extrême affabilité n'ont pas nu.

Serons nous désormais entre Français et Allemands dans une attitude un peu moins chieuse de franchise d'une part et chiens de fange de l'autre? C'est le secret de demain. La visite du Prince Eitel est-elle un accident? Est-elle un prélude?

THEATRES.

ORPHEUM.

La direction de l'Orpheum reste fidèle à sa promesse et ne veut donner jusqu'à la fin de la saison que du vaudeville de premier ordre. Le programme qu'elle offre cette semaine est particulièrement bien composé et intéressant, et chaque numéro est exécuté avec beaucoup de brio et d'entrain. Miss Jane Courthope et sa troupe jouent à ravir un acte intitulé "Lucky Jim", et le public applaudit aussi Miss Marie Florence, une chanteuse remarquablement bien douée, les jumeaux Carrey, des danseurs émérites, James Devlin et Mae E. Wood, des comédiennes qui font preuve de beaucoup de talent dans "The Girl from Yonkers", les comédiens acrobates Wells et Sells, et Cheryl Brown, qui chante et danse de façon originale.

TULANE.

La donnée de "The Road to Yesterday", la comédie qu'offre cette semaine le Tulane, est entièrement basée sur le rêve d'une jeune fille qui, émerveillée et l'esprit rempli par les souvenirs historiques qu'elle a admirés dans la ville de Londres, se transporte en songe au XVIIème siècle. La pièce est bien faite et l'intérêt s'y maintient jusqu'au dernier des quatre actes. Mais ce qui en fait surtout le charme c'est la façon dont Miss Minnie Dupree interprète le principal rôle. Il est rare qu'un artiste possède un talent aussi complet, aussi sincère, et sache aussi bien l'employer. Elle est, en outre, entourée de bons partenaires.

CRESCENT.

Le succès de "The Isle of Spice", une très amusante comédie musicale, a été complet, phénoménal dès la première représentation dimanche soir au Crescent. La musique de cette pièce est, comme on sait, une des plus vives, des plus séduisantes du genre, et les airs populaires qui y fourmillent, chantés par d'excellents artistes, ont porté à son comble l'enthousiasme du parterre. Chaque air a été bissé, trissé, et l'épuisement des interprètes a seul mis fin à l'ovation dont ils étaient l'objet. Ce succès s'est répété à la deuxième représentation, hier soir, et il se maintiendra jusqu'à la fin de la semaine. Il y a de très belles voix dans la troupe qui joue "The Isle of Spice".

Le général Souloque.

Les massacres d'Haïti évoquent la curieuse figure d'un des prédécesseurs du général Nord-Alexis, le général Souloque, qui, pendant près de neuf années, sous le nom d'empereur Faustin Ier, instaura là-bas un véritable régime de terreur.

L'empereur voulait, lui aussi, avoir son armée. Il tenait à imiter Napoléon, dont les exploits avaient bercé son enfance. Il adressait à ses soldats des proclamations enflammées qu'il terminait toujours par ces mots, empruntés à Bonaparte: "Soldats! Je suis content de vous." Mais, en attendant que ses troupes pussent se couvrir de gloire, il les voulait bien habillées. On raconte qu'un jour, passant en revue son armée, il ne trouva rien de mieux que de faire publier un ordre portant ceci: "Ceux qui ont un habit et un pantalon seront au premier rang; ceux qui n'ont qu'un habit seront au second rang; ceux qui n'ont ni habit ni pantalon seront au troisième rang."

Un chien policier recontra un chien d'agrément qu'il a connu jadis. On cause: "Et tu n'as pas peur, la nuit, dans ces quartiers d'apaches?" demande le chien d'agrément. "Oh! j'ai toujours l'autre, je me fais toujours accompagner par des agents."

Arrivée de torpilleurs dans la Baie de Magdalen.

Baie de Magdalen, via San Diego, Cal., 6 avril.—Six torpilleurs attachés à l'escadre américaine du Pacifique, sont arrivés ce matin dans la baie de Magdalen.

Les exercices de tir de l'escadre sont terminés et les équipages se reposent de leurs longues fatigues avant le départ pour San Francisco qui aura lieu samedi prochain à 4 heures de l'après-midi.

Arrivée du secrétaire Taft.

Omaha, Neb., 6 avril.—Le secrétaire Taft est arrivé ici à 5:30 heures ce matin. Il a été reçu à la gare de l'Union par le général Gardner, commandant le département du Missouri, et tout son état-major en grand uniforme, et par un comité de réception local.

Le secrétaire a été conduit à l'hôtel de Rome où il a déjeuné. Il a tenu une réception sans formalité sur la plateforme de la station.

Mort d'un ministre danois.

Copenhague, Danemark, 6 avril.—M. William Lassen, le ministre des finances du Danemark, est mort aujourd'hui après une longue maladie.

Banquet de l'Armée du Tennessee.

La 31me réunion annuelle de l'Armée du Tennessee a eu lieu hier soir. A cette occasion un banquet a réuni une centaine de vétérans de la guerre au restaurant de A. J. Fabacher, rue St-Charles, 117. D'intéressants discours ont été prononcés par les orateurs dont les noms suivent: M. M. Scott McGehee, A. J. Lewis, Albert Estopinal, Harry H. Marks, Gen. H. Tichenor, W. J. Beahan, Y. E. L. Monnier, M. D. James Dinkins, Thos. W. Castleman, J. B. Koser Jr., A. A. Bursley, F. C. Willi, T. E. Davis.

Retraite des Dames à la Cathédrale St-Louis.

La retraite des Dames à la Cathédrale St-Louis a commencé hier, et se terminera vendredi matin par une communion générale. Le Père Hage qui préside à cette retraite, est monté en chaire deux fois hier, le matin après la messe de huit heures et demi, et le soir à trois heures. Est-il besoin de dire que l'éminent prédicateur a été écouté avec l'attention la plus consciencieuse, la plus soutenue? Il a dit dans quelles dispositions de cœur et d'esprit il convenait de suivre la retraite dont les exercices auront lieu deux fois par jour.

Le Père Hage, dès l'ouverture de cette station quadragesimale a parlé des péchés capitaux, l'Orgueil, la Colère, la Luxure, la Paresse, l'Envie, l'Avarice et la Gourmandise. Il en a fait ressortir la laideur, la hideur par des peintures saisissantes et a indiqué les moyens de les éviter ou de s'en corriger.

On sait la langue harmonieuse que parle l'éloquent Dominicain, et à quelle hauteur il s'élève parfois par la pensée et le langage; aussi ses conférences ont-elles été goûtées et porteront-elles fruit. Deux semaines seulement nous séparent de Pâques, c'est dire que sont comptés les jours que le Père Hage prêchera, mais ces deux semaines sont les plus intéressantes de ce temps de recueillement, de prière et de pénitence, et c'est maintenant qu'on se pressera autour de la chaire de la Cathédrale pour en entendre tomber la parole, les accents si pénétrants du grand orateur.

EN CRISES.

Manuel Nanos, un jeune homme de 25 ans demeurant à l'angle des rues St-Pierre et Dauphine, a été pris de crises épileptiques hier après-midi en face du café "Stag", rue Gravier près St-Charles. Il a été promptement transporté à l'hôpital.

Coup de couteau.

Au cours d'une querelle survenue hier soir rue St-André, 2500, entre Catherine Miller et Emma Seils, deux femmes de couleur, la première a reçu un coup de couteau à la main.

INCENDIES.

Hier matin vers deux heures un feu a été découvert dans un cottage de la rue Hoyal 2332 et 2334 appartenant à Mme H. Jewett et occupé par Mmes Marcelin Chastant et Albert Avenet. Les dommages d'environ \$500 sont couverts par l'assurance.

Une alarme a été donnée hier soir à sept heures et demi pour un feu qui avait éclaté dans un bâtiment de la rue St-Liberty, 322 à 332, appartenant à Bernard Carbalaj et occupé par la Cosmopolitan Bottling Co. Les dommages causés s'élevaient à \$600.

La Quarantaine contre l'île de Cuba.

Les règlements de la quarantaine nationale contre les passagers venant de l'île de Cuba à la Nouvelle-Orléans sont entrés en vigueur hier. Les passagers ne seront admis que six jours après leur départ de l'île de Cuba. Comme la durée de la traversée est d'environ trois jours ils devront rester trois jours à la station de quarantaine, à l'embouchure du Mississippi. Les passagers arrivant à Tampa seront retenus cinq jours. La période de trois jours sera applicable aux autres ports du Golfe. Tous les autres règlements sont identiques à ceux de l'année dernière.

L'incendie de dimanche.

La perte totale de l'incendie qui a détruit dimanche à midi le magasin de pétards, feux d'artifices, armes, etc., de la Morris McGraw Wooden Company, à l'angle des rues Gravier et Tchoupitoulas, et d'autres magasins en gros du quartier, est de \$150,000 à \$175,000. C'est la promptitude avec laquelle les pompiers ont répondu aux alarmes répétées, et leurs efforts incessants au milieu des difficultés et du danger, qui ont empêché cet incendie de prendre les proportions d'une désastreuse conflagration.

Les pertes se répartissent comme suit: Morris McGraw Company bâtiment \$40,000, stock \$60,000, le tout assuré. W. D. Seymour, commissionnaire bâtiment \$15,000, stock \$5,000, le tout assuré. Woods Import Company, thé, café, etc.—dommages au bâtiment \$5,000, stock \$25,000. Loeb-Lien-Felix Company, liquors en gros—dommages au bâtiment appartenant à la succession William Henderson \$50,000, stock \$300,000. Leche Company, épicerie en gros—bâtiment \$200, stock \$1,000. Elmer Manufacturing Company, dommages au bâtiment \$50. Café J. L. Hoffman, dommages au bâtiment \$500, stock \$50. Léon Israel et Cie, importateurs de café bâtiment \$1,000. Magasin de fleurs de L. Che et Cie, \$150, et magasin voisin de Horace Pitcher, rue Natchez, 425, \$75. Bâtiment où se trouvait la boutique de barbier de Lascola, \$1,000 et contenu \$50. Deux bâtiments voisins endommagés l'un de \$400 et l'autre de \$100. Toutes ces pertes sont au moins assurées.

Les directeurs de la Morris McGraw Company se sont installés provisoirement au numéro 400 de la rue Magazine et vont reprendre immédiatement les affaires. M. McGraw, président de la compagnie, va louer un magasin en attendant la reconstruction de celui qui a été détruit. M. W. D. Seymour et la New Orleans Import Company vont s'installer dans de nouveaux locaux et continuer leurs affaires le plus promptement possible.

Tentative de suicide.

Hier à dix heures du matin un ouvrier nommé William Rush, âgé de 49 ans et demeurant rue Franklin, 2306, a tenté de se suicider en se jetant dans le fleuve entre les rues Première et Howard. Il a été sauvé par le Christian Schuber et Charles Vogt.

L'un s'est jeté à l'eau et a attaché une corde autour du corps de Rush, qui a été aussitôt remonté sur le quai. Les deux sauveteurs l'ont alors roulé dans un baril pour lui faire rendre l'eau qu'il avait avalée, puis une fois qu'il avait repris conscience, il a été transporté à l'hôpital. Il sera entièrement remis dans quelques jours. Rush a dit qu'il avait essayé de se suicider parce qu'il ne pouvait subvenir convenablement aux besoins de sa femme et de ses deux enfants. Il a promis de ne pas recommencer.

LES COURSES.

Résultats des courses d'hier: Première course, 1/2 mille—Fundamental (Pickens) 201, 1er; Mark of Gotham (Gauger) 201, 2me; Kenmare Queen (Flynn) 101, 3me. Deuxième course, 3/4 mille—Orlando (Flynn) 41, 1er; Apple Toddy (Trozier) 171, 2me; Joyful Lady (Brannon) 51, 3me. Troisième course, 3/4 mille—Lady Anne (Ott) 710, 1er; Miss Strone (Burton) 71, 2me; Haughty (Powers) 912, 3me. Quatrième course, 1 1/16 mille—Aunt Rose (Henry) 81, 1er; Goldway (Nicol) 161, Lucky Moose (Warren) 71, 3me. Cinquième course, 7/8 mille—King (Doughter) (Nicol) 34, 1er; Frank Lord (Flynn) 101, 2me; Deuce (Powers) 121, 3me. Sixième course, 1 1/16 mille—Melange (Flynn) 511, 1er; Ted Beach (Powers) 91, 2me; Lady Almy (Schubler) 61, 3me. Septième course, 1 1/8 mille—Sylvan Belle (Nicol) 121, 1er; Mishara (Flynn) 91, 2me; Mazonia (Ott) 112, 3me.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O. No 34 Commencé le 3 février 1908 BELLE AMIE GRAND ROMAN INEDIT PAR PAUL ROUGET TROISIEME PARTIE. DEVOIR DE MERE I JEUNE FEMME, VIEUX MARI Suite. —Tu sais comme je suis... dévot à ceux qui me paient.

—C'est entendu. —Alors pourquoi racontes-tu des sottises pareilles. —Des sottises... mais ce ne sont pas des sottises du tout! —Tu trouves? —J'ai dit la vérité... rien que la vérité. —Alors, va plus loin... prouve-le moi. Qui est-ce qui prétend que madame Daulien est charmante? —Ah! ceci... par exemple... permets... mon vieux Busco. —Tu recules... C'est donc faux ce que tu as avancé! —C'est donc une invention méchante de ta part! —Ah, dis donc! —Eh bien, parle. —Je t'affirme ce que je sais... mais pour te donner des détails c'est une autre paire de manches. —Et pourquoi ça? —Parce que... après ce qui s'est passé, ça ne serait pas bien de me par... d'aller raconter l'histoire. —Non, non... s'ajoute-t-il en s'animant et en frappant son verre sur la table, ça ne serait pas à faire. —Je suis peut-être un pas grab'chose... je suis peut-être à l'heure qu'il est, un pochard... mais ça n'empêche pas que lorsque j'ai accepté l'argent de quel- qu'un pour me taire... je dois me taire. —... (On est honnête... on ne l'est pas, pas vrai, Busco? Il avait prononcé toutes ces

phrases d'une voix rauque, mais sincère. Le mari de Clarine était encore debout. Après réflexion, il se rasait. —A la bonne heure, déclara Ridgal, tu aurais été fou de te fâcher pour ce que j'ai dit. Voilà que tu le comprends et c'est parfait. —Tout est bien qui finit bien. Mais Busco, en se penchant vers lui. —Esnaites... Je veux bien te croire... Je pense avoir saisi ce que tu viens de dire... Tu sais quelque chose et quelqu'un t'a payé pour mettre, au sujet de ce que tu sais, ta langue dans ta poche. —C'est ça... parfaitement ça... Est-ce que tu ne m'approuves pas? —Si. Le vieux domestique ne doutait plus qu'il y eût un fond de vérité dans ce que Ridgal venait de déclarer. —Ah... sans l'influence de lui évidemment... car souvent, et tout récemment encore, les deux hommes avaient en ensemble de longues conversations au cours desquelles le cantonnier n'avait pas soufflé mot de cela. —Pent-être Ridgal exagérait-il. Mais il n'y a pas de fumée sans feu. Il avait quelque chose. —Quelque chose concernant monsieur et madame Daulien.

Cette question de tout à l'heure... formulée sur un ton singulier par le cantonnier... au sujet de monsieur Claude et de la petite Jacqueline, cette affirmation, visait madame Daulien, le proposait. —Mais de quelle histoire était-il en conrnat? —Et qui avait soché son silence? —Voilà ce qu'il se refusait sans doute à dire tout d'abord. —Ce qu'on pourrait peut-être pointer à cette heure... en s'y prenant adroitement... lui faire avouer. —Et cela... c'était du plus grand intérêt pour Busco. —Mon Dieu... Clarine... en lui parlant la veille au soir comme elle l'avait fait avait-elle raison? —Il songeait aussi à cet homme mystérieux qui l'avait un jour abordé. —Ridgal l'avait peut-être vu, lui aussi, cet homme-là. —C'est une demande qu'il lui avait adressée, à lui, Busco, qui avait répondu qu'il n'avait pas formulé de même un cantonnier. —En tout cas Busco ne risquait rien de mettre cet inconnu en avant pour tenter de faire parler Ridgal. —Pour essayer de lui arracher l'aveu de ce que... en dépit de son ivresse commençante... il semblait assez disposé à vouloir garder pour lui. —D'autres consommateurs en-

core s'étaient levés, avaient maintenant quitté la salle d'au-berge. Il n'y avait plus que, tout près de la porte, quelques jeunes gens qui discutaient, riant bruyamment et n'apportant aucune attention à la conversation de Busco et de Ridgal. —Ce fut au tour du mari de Clarine à frapper brusquement sur la table. —Qu'est-ce que tu veux? demande le cantonnier. —La servante, tu vois bien. —Pour quoi faire? —En voilà une question! Ce n'est pas pour la demander en mariage. —Et Ridgal en riant lui aussi: —Je le suppose bien, malgré que... mon Dieu... ça soit un brin de fille très présenteable. —Voyez vous ce gaillard-là! —Si ta femme t'entendait... —Je serais fichu... c'est comme si elle me savait à l'auberge à cette heure! —Tu ne le mets pas au conrnat de tes petites frasques? —Tu parles! Elle a pourtant le porte-monnaie... mais je me suis fait quelques réserves. —Quelques bonnes réserves... et justement tiens... —Mais il s'arrêta. —Non... là... j'ai dit que je ne parlerais pas Busco, ne me fais pas parler. —Sois tranquille Ridgal... les secrets... je sais ce que c'est...

mais dis donc... si on ne parle pas on peut toujours boire encore une bouteille. —Oh... tu crois... c'est que j'en ai déjà pas mal absorbé moi... peut-être trop même... faisait-il en portant la main à son front... car je sens que j'ai la tête chaude et lourde. —Bah!... ce n'est pas tous les jours dimanche. —C'est vrai. —Et puis quoi... c'est ma tournée... j'ai accepté la tiende... tu ne voudrais cependant pas me faire l'affront de me refuser celle-ci. —Allons... ne te fâche pas... soit. Busco se tournait vers la petite brunette qui depuis quelques secondes se tenait derrière les deux hommes. —Et de nouveau: —Une bouteille, commanda-t-il. La servante s'éclipsait presque aussitôt. —Voilà. Alors Ridgal, en la regardant et tout en riant: —On en mangerait... —Qu'est-ce que tu dis, fit Busco, on en boirait... platôt. —Ah! t'as cru que je parlais du vin... mais non... c'est de mademoiselle Marion... qui est fraîche à croquer. La jeune fille se leva avec un éclat de rire. —Ce fut au tour de Busco de remplir les verres. —Allons, à la nôtre...

—A la nôtre. Busco reprit: —Pour en revenir à ce que tu disais tout à l'heure et sans vouloir te faire causer, Ridgal, permets-moi une question. —Vas-y. —Je parie que... il y a quelque temps, sur la route, tu as été accosté par un individu qui t'a parlé de monsieur et de madame Daulien? —Comment, tu sais ça? Busco sourit. Il était satisfait. Il avait touché juste. —Oui, je le sais. —Mais tu ne sais pas ce qu'il m'a dit, ce monsieur-là? —Je m'en doute. —C'est ça? —Il t'a demandé des renseignements sur mes maîtres? —Hum... hum, voilà... c'est ça et c'est pas ça? fit Ridgal. Busco crut que le cantonnier, obéissant à un mouvement spontané de défiance, se repréna. —Si je te dis cela, pourrais-tu, c'est que monsieur-là m'a causé à moi aussi. —Bien vrai? —Assés vrai que nous sommes là, attachés tous les deux. —Ah! mais alors, s'il en est ainsi, si tu le connais, ce particulier-là, je n'ai plus de raison de ne pas me débattre, moi. —Qu'est-ce que tu dis? —Que je peux y aller carrément. —Certes.